

Desanti, Dominique

Budapest d'hier à aujourd'hui

ACTION
3, Rue des Pyramides, 1^{er}

24 FÉVRIER 1949

Budapestre vonatkozó újságcikkek

Action 1949 febr 24.

Osztályozás

Tárgy

910.2

Hely

"1949"

Személy

Helyszám

Székesfővárosi házi nyomda 1926 - 8891

L'ŒIL SUR
LA MAIN...

A BUDAPEST, d'hier à aujourd'hui

Il y a des villes comme ça. Budapest a un charme de grande fille nonchalante, nourrie de crème chantilly, les gestes ralentis par ses manches scintillantes de Danube, rebrodées des trois ponts reconstruits, fierté nationale.

Buda, détruit par deux mois de combats, refait sa beauté fluviale. Des lattes de paille recouvrent le ciment humide ; pour la première fois les maçons de Hongrie ne chôment pas l'hiver.

Le soir, nous revenions dans la ville dans les nappes de lumière tombant des collines vers les rives étincelantes. Le brouillard élargit chacune des millions de lampes, Budapest éclate de néon.

Nous passions la journée dans les usines, les clubs de travailleurs, les crèches, les écoles, ou encore le coopératives agricoles ou les cures de campagne distantes de 200 kilomètres.

Nous partions au petit matin ; les rues s'agitaient déjà car ici tout ouvre à 8 heures au plus tard. Maintenant, la nuit avançait, mais les « espresso » à l'italienne, les cafés à musique, les restaurants aux petits boxes de bois vivaient encore.

Les restaurants à tziganes recrutent leur clientèle (peu nombreuse) dans le commerce. Le violoniste un peu gras file la note dans l'oreille tendue des dames opulentes ; elles baissent les paupières, oublient l'impôt croissant, la concurrence des magasins d'Etat, le contrôle des prix. Elles serrent autour de leurs épaules le manteau d'astrakan à petit col de vison (c'est le chic daubien) et rêvent de liberté du négoce au sud de la czarda. La tablée entend parler français ; tous se retournent, sourient ; ils commandent *Mimmi*, *place Pigale* à l'orchestre.

Le violoniste s'évertue en variantes romantiques, les petits marteaux du cymbalum (que je m'obstine à aimer) s'emballent ; nos voisins écoutent, recueillis comme si c'était *La Marseillaise*. Ils sourient nostalgiquement ; je me sens contrainte de leur parler ; ah ! Paris ! ah ! l'Occident !

Ils sont très déçus d'apprendre qu'il y a des tickets pour le beurre, pour le sucre, que la vie monte avec l'inflation larvée et que le commerce de luxe traverse une crise. Soudain, l'orgueil national devient plus fort que la rancune politique.

Chez nous, il n'y a plus de tickets pour rien ; les prix des textiles et des chaussures baissent ; « ils » s'habillent tous maintenant. « Ils » revient très souvent dans

la conversation ; « ils » commandent, « ils » ont tous les avantages, « ils » occupent toutes les places. Je cherche à classer « ils »...

Pour les ponts, par exemple, « ils » ont fait du bon travail, c'est vrai. Vous imaginez : le pays coupé en deux. Et, maintenant, trois ponts à Budapest...

Mais maintenant, « ils » se croient tout permis. Bientôt, plus de différence ; nous verrons nos vendeuses dans les mêmes restaurants, ça arrive déjà ; elles achètent les mêmes chaussures que nous ; les chaussures-types, les plus avantageuses ; quel charme trouver à une vie pareille ?

Je finis par comprendre que « ils » ce n'est pas exactement le gouvernement mais ceux qu'il représente ; le peuple hongrois.

L'hôtel Astoria, nationalisé, reste le refuge d'une classe qui a lentement établi ses traditions de luxe et d'arrogance pendant et après l'empire austro-hongrois. L'hôtel Astoria reste fidèle aux bronzes genre Barbedienne, à la dorure, aux fauteuils de tapisserie, aux tentures rouge profond. Le marchand de journaux offre, avec une onction ancienne, le *Szabad Nép*, organe du parti ouvrier, en même temps que des douzaines de journaux de tous pays. Les vitrines proposent des

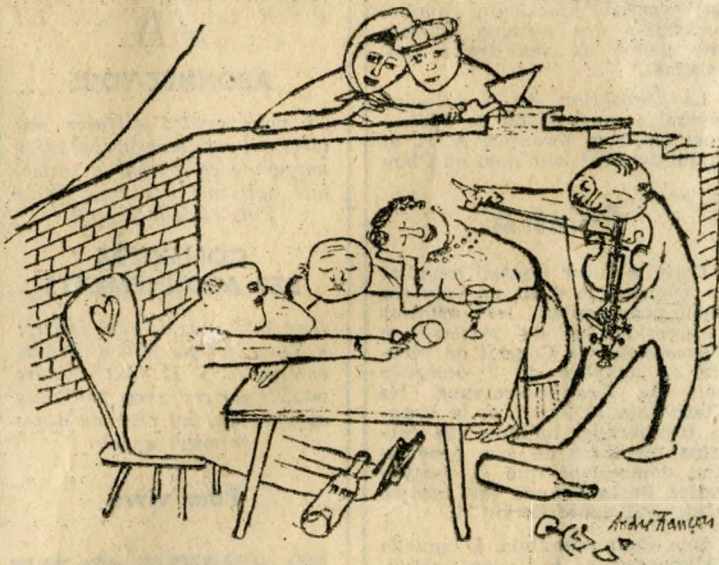
traductions hongroises de Fadjev, mais aussi de Hemingway, d'Aragon, d'Eluard, de Courtade et de Louis Bromfield.

Le restaurant, peu rempli le soir pendant que s'évertuent les traditionnels tziganes (sinon par des commerçants de province venus faire la noce avec de très jolies filles et à n'importe quel prix), est bourré pendant le « five o'clock tea » dansant. Les femmes arrivent en fourrure ; le chapeau remplacé par un fichu de soie ou de laine, cher

l'Amérique, patrie du jazz et des millionnaires.

— Rester, répondent leurs fils et filles, se faire accepter, conquérir une place dans sa langue et dans son pays...

A l'une des petites tables discrètes de l'« Astoria », un soir, j'ai vu paraître, digne (mais ayant tout de même besoin de distractions après un choc pareil), la princesse Melinda Esterhazy, ex-première danseuse de l'Opéra de Budapest, dont le mari (platonique, dit-on,



et beau, mais noué sous le menton à la paysanne ; la prolétarisation, que voulez-vous !

Les couples dansent swing, comme ils dansent swing sur la piste plus moderne du « Britannia » (un hôtel, trois restaurants superposés, pleins tous les soirs parce que moins intimidants, moins aigrettes-et-bran-debourgs).

Partir, rêvent romanesquement les couples d'âge moyen, atteindre un pays à bénéfices incontrôlés...

car le prince préférerait les danseurs) venait d'être condamné à quinze ans de prison.

Pendant ce temps, de nouvelles universités s'ouvrent, de nouveaux diplomates sortent du collège du ministère des Affaires étrangères ; fils d'ouvriers, de paysans, d'intellectuels ; trois ou quatre langues, l'histoire, la philosophie... la vie a commencé hier à Budapest.

DOMINIQUE DESANTI.